

SCÈNE PREMIÈRE

Une pièce aux murs blancs, un bureau, deux chaises.

Le galeriste, le critique, l'artiste

LE GALERISTE. – Oui... oui... oui... Où êtes-vous ? Vous savez l'heure qu'il est ?... Quoi ? Une manifestation de quoi... Des prosti... des prostitu... des putes, ça va, j'avais compris... Combien ? Tout le Bois de Boulogne... C'est à peine croyable... Eh bien oui, demandez, mon vieux... Demandez... Oui, je sais, ce n'est pas facile... Vous dites qu'elles barrent la route... Mais il faut passer à tout prix, j'ai un vernissage, moi... Oui, oui, passez-leur dessus alors !... Quoi ? Quelle queue ? C'est vraiment pas drôle ! Proposez-leur quelque chose, oui, c'est ça... pourvu que ça ne dépasse pas les 100 euros... Comment ça, elles ne veulent pas ? Ce qu'elles disent, on s'en

tape. Trouvez quelque chose, proposez-leur un arrangement, mais il me faut ces caisses de tableaux immédiatement. Quoi, une barricade... Vous dites qu'elles menacent de faire une barricade avec mes tableaux, si la police... Mais dites-leur que c'est de l'art, tout ça n'a pas de prix. C'est l'esprit qu'on assassine ! À propos, ces putes, elles doivent bien avoir une responsable, un leader... non... oui... oui... mais je m'en moque qu'elles parlent d'une seule voix. Ça me fait une belle jambe ! Je vais avoir l'air fin, moi, qu'est-ce que je vais dire à mon artiste quand il va voir la galerie vide ? Quoi ? Parfaitement, moi aussi je fais du social. C'est bien, le social, c'est excitant. Évoquez la difficulté où se trouvent les petits marchands de tableaux, de la crise que traverse l'art contemporain... C'est ça, que je défends, la peinture... Les putes et les galeristes sont de la même... non... C'est-à-dire... Vous me faites dire n'importe quoi, débrouillez-vous, mon vieux, mais il me faut ces toiles avant une heure. C'est ça... À tout de suite. Soyez ferme. Je compte sur vous.

Un autre appel.

Oui... oui... oui, ma chère, à 19 heures, tout à fait, prenez votre temps. Ciao ciao.

Il s'étire, sort de son bureau deux sculptures en bronze doré représentant de petites haltères, les repose dans un soupir.

Aïe aïe aïe ! Qu'est-ce que je vais devenir ? Je suis dans un pétrin royal. Voyons, restons lucide. C'est plus possible d'annuler maintenant, les gens ne vont pas tarder à affluer, je vais passer pour un crétin.

Il compose un numéro. Sonnerie, on entend le répondeur.

Coucou ! Vous êtes bien sur le répondeur d'Adélaïde Méquenep. Je suis absente, mais vous pouvez toujours me laisser un message. Bye-bye.

LE GALERISTE. – Ah ! ces répondeurs, quelle misère !

Le critique entre dans la galerie à reculons. Il inspecte les murs de haut en bas. Il se baisse puis recule à nouveau. Il sort un portable de sa poche et compose un numéro.

LE CRITIQUE. – Ralph, il faut absolument que tu viennes voir ça ! C'est déroutant... Je suis au bord de la suffocation mentale... Vrai, je suis soufflé, chaviré, époustouflé, estomaqué, et c'est peu dire. C'est extravava... Oui, à tout de suite.

Recompose un autre numéro. Ils sont dos à dos. Se téléphonent. Se heurtent.

LE GALERISTE, *surpris*. – C'est incroyable, vous êtes déjà là.

LE CRITIQUE, *regarde sa montre*. – Exact, j'aime surprendre. Tout est-il comme vous l'entendez ?

LE GALERISTE. – Ma foi, ma foi, je vous avoue que je suis un peu préoccupé. *[Il va d'un mur à l'autre en lançant ses bras devant lui. Il s'arrête, se tirebouchonne l'extrémité du menton comme s'il faisait un effort de réflexion.]* C'est un peu compliqué... difficile à expliquer... Je crains que vous ayez quelques réticences. Je suis dans l'embarras. *[Il s'arrête devant un mur et soupire.]*

Le critique le suit, regarde par-dessus l'épaule du galeriste, soupire à son tour. On sent qu'il examine le mur avec intérêt. Il s'en approche puis s'en éloigne.

LE CRITIQUE. – C'est sobre mais terriblement efficace. Ce qui est net et envoyé comme ça ne peut pas tromper. La proposition est hardie ; c'est rare de nos jours. Quel courage !

LE GALERISTE, *se retournant*. – De quoi me parlez-vous ?

LE CRITIQUE. – Eh bien de ce travail, pardi ! Cette nudité est exemplaire. Réveillez-vous, mon vieux, vous voyez bien de quoi l'on parle. C'est vous le galeriste.

LE GALERISTE, *regarde en coin en se grattant la tête*. – À dire vrai, j'avais un peu peur...

LE CRITIQUE. – Peur ? Quelle idée ! En art, on trouve ce que l'on veut bien chercher. Au diable les exégèses et les palabres des salonnards ! Ne craignez rien. J'ai rarement vu d'authenticité aussi affirmée. Au fait, votre artiste, comment s'appelle-t-il ?

LE GALERISTE. – Adélaïde Méquenep.

LE CRITIQUE. – Ah !... Il s'agit d'une femme... Elles seules possèdent cette intuition de la nudité. [*Il s'approche à nouveau du mur, regarde à droite puis à gauche.*] Peux-je palper ?

LE GALERISTE, *acquiesce d'un mouvement de tête.* – Je vous en prie, palpez, palpez ...

LE CRITIQUE, *pose sa main sur le mur comme s'il s'agissait d'une croupe.* – C'est bon de retrouver ces gestes primordiaux. L'esprit du geste prévaut toujours sur le geste de l'esprit. Il y a là comme une sorte de réconciliation des sexes. C'est probant, c'est incontestable, c'est net, c'est grand !

LE GALERISTE. – Vous trouvez ?

LE CRITIQUE. – Si je trouve ?! Tout est résumé dans l'audace de la suggestion. C'est abrupt et en même temps terriblement séduisant. Cela nous affronte en nous donnant à réfléchir sur ce que nous sommes. Avec une œuvre comme celle-là, on ne risque pas de se perdre en chemin.

LE GALERISTE, *matois.* – Évidemment, vu sous cet angle... Vous pensez sérieusement que cet espace vide, cette blancheur...

LE CRITIQUE, *l'interrompant.* – Virginité, malheureux !

Virginité ! Ne dites surtout pas blancheur, cela fait ordinaire. Croyez-moi, la vérité se contente de peu, elle n'a pas besoin de chichi ou de tralala pour s'imposer. L'esprit, mon cher, la fantastique puissance évocatrice de la pensée.

LE GALERISTE. – Alors là, c'est magnifique. Vous êtes magnifique, vous me comblez, vous êtes mon sauveur. Je m'incline. Toutes mes appréhensions s'évanouissent. Vous ne pouvez pas savoir le bien que vous me faites.

LE CRITIQUE. – Normal que vous soyez tendu et quelque peu anxieux. Chaque vernissage apporte son petit lot d'épreuves. C'est chaque fois un saut dans l'inconnu. Il faut du courage de nos jours pour exercer votre beau métier. Imaginez un peu quelle affligeante médiocrité produirait une première sans tension. Vous vous voyez virevoltant dans votre espace, débonnaire, sifflotant d'allégresse et de bonne humeur. En art, pour convaincre, il faut du sérieux, de la gravité. Que serait une œuvre sans bouillonnements souterrains, sans surgissements inattendus, sans interrogations ? Je vais vous faire une confidence : en exposant cette Adélaïde Méquechep...

LE GALERISTE. – Méquenep, Méquenep.

LE CRITIQUE. – Eh bien, cette Méquese... Décidément je n'arrive pas à... C'est probablement un nom du nord, n'est-ce pas ?

LE GALERISTE. – Oui, du nord de Montélimar !

LE CRITIQUE. – Ces artistes ont parfois de ces noms que même certains ténors de la rue de Valois n'arrivent pas à prononcer. J'en connais un qui, lors d'un discours de vernissage, n'arrivait pas à dire le nom de Max Ernst. Il en avait plein la bouche, il chuintait tant que c'en était dégoûtant, pour ne pas dire inconvenant. Avouez que ces ratés, ça ne fait pas très crédible. Avez-vous remarqué que les artistes les plus célèbres ont des noms qui s'énoncent facilement. Prenez par exemple Gauguin, Monet, Braque, Picasso, Duchamp. [*Il détache chaque syllabe.*] Il n'y a pas de secret. Faudra lui trouver un pseudo à cette Méque... Quelque chose qui frappe et se retienne. Pour en revenir à son travail, je voulais dire qu'elle met en scène une force qui nous dépasse.

LE GALERISTE. – C'est précisément ce que j'étais en train de me dire. Les mots ont souvent du mal à exprimer les grandes choses. [*On entend le bruit d'un moteur d'auto dans la rue. Il se précipite vers la porte, se plante sur le trottoir.*] Si au moins...

LE CRITIQUE. – Au moins quoi ? Que dites-vous ?

LE GALERISTE. – Qui, moi ?

LE CRITIQUE. – Fichtre oui : vous ! Qui voulez-vous que ce soit ?

LE GALERISTE. – J’attends une livraison d’un instant à l’autre.

LE CRITIQUE. – Ça tombe mal pour un soir de vernissage.

LE GALERISTE, *va à son bureau, fouille dans ses papiers.*
– On ne fait pas toujours ce que l’on veut dans ce métier. *[Il se reprend.]* J’ai dû me tromper de date. *[Se dirige vers le mur, retourne à son bureau, prend une chaise qu’il pose sous une rangée de spots. Il monte sur le siège et dirige l’éclairage sur le mur.]* L’indication de la lumière sur l’œuvre vous paraît-elle bonne ? Ne nuit-elle pas à l’extrême dépouillement du sujet ?

LE CRITIQUE. – Nullement ! Elle ne gâte en rien la force du propos. C’est excellent ! Vous verrez, tout se passera bien. *[Silence.]* C’est audacieux, je ne le répéterai jamais assez. Il fallait y penser. En vingt années de carrière, je n’ai encore jamais rencontré un artiste qui ait eu le courage de se servir des murs blancs d’une galerie pour exprimer ses doutes et ses contradictions. Cette ambiance, ce climat a je ne sais quoi d’un accomplissement métaphysique majeur. Voilà une œuvre qui, à n’en pas douter, résistera au temps. Cette modernité de ton, c’est... Pour un peu, j’en aurais presque un orgasme intellectuel. Pas vous ?

LE GALERISTE. – J’avoue que je suis un peu excité.

LE CRITIQUE. – Mais regardez-moi cette cohérence ! Vous y attendiez-vous ?

LE GALERISTE, *flatté*. – Un peu, un peu... Vous savez, cette petite, il y a longtemps que j'ai un œil sur elle.

LE CRITIQUE, *n'écoute pas*. – Permettez... [*Il passe sa main sur le plâtre du mur.*] Je tâte encore, je m'imprègne. Quelle sensualité ! C'est construit et en même temps infiniment libre, lâché... Lâché ! Voilà le mot que je cherchais. Ah, il faut absolument que je note ça tout de suite. [*Il fouille dans une des poches de sa veste.*] Où ai-je bien pu mettre mon carnet ? Le voilà ! Quand une telle fulgurance vous traverse l'esprit, il faut la consigner tout de suite pour ne pas l'oublier. L â c h é. [*Il épèle, puis il longe le mur, regarde son ombre se déplacer avec lui.*] Ingénieux, ingénieux, il fallait y penser. Les collectionneurs vont se ruer là-dessus, les institutions vont en redemander. Je vois d'ici le titre de mon article : Mademoiselle Adélaïde Mésqrep...

LE GALERISTE. – Méquenep

LE CRITIQUE, *agacé*, *il ouvre la bouche pour articuler, rien n'en sort*. – Et puis zut ! Je n'arrive pas à m'y faire. Ce n'est pas mon jour. Disons simplement : Mademoiselle M., chantre de la couleur immaculée ou la non-figuration de l'essentiel.

LE GALERISTE. – Si j'osais...

LE CRITIQUE. – Osez. Ne vous gênez pas, rien n'est impossible.

LE GALERISTE. – Tout ce qui arrive est un peu grâce à vous, grâce à votre éloquence. Sans votre sens de la pénétration, que serions-nous ?

LE CRITIQUE. – Ce n'est pas pour me vanter mais j'avoue que je pénètre assez bien. Le doigté, vous savez le doigté... Je ne suis qu'une bien modeste sentinelle au service de la culture. Tenez, le travail de cette artiste va beaucoup plus loin que la simple narration plastique. Il y a de l'idée, de la réflexion et, ce qui est rare aujourd'hui, aucune complaisance narcissique. Elle respecte le public, quoi ! Tout est lisible et accessible immédiatement. Blanc c'est blanc ! On frôle l'absolu ! On flirte avec la vérité ! C'est épatant. J'en déglutis d'enthousiasme, je piaffe d'impatience, je trépigne. J'ai hâte que vous me la présentiez. Je me demande à quoi elle peut ressembler.

LE GALERISTE. – À rien... Enfin à rien d'autre qu'elle-même. *[Un silence.]* J'avais un peu peur que la presse nous fasse des misères. Mais grâce à la virtuosité de votre plume, mon cher, Adélaïde Méquenep... C'est extraordinaire !

LE CRITIQUE. – Catapultueux !

LE GALERISTE. – Catapultueux... Catapultueux... Voyons...

J'avoue que j'ai un peu de mal à vous suivre.

LE CRITIQUE. – Eh bien, catapultueux ou extraordinaire, c'est du pareil au même, si vous voyez ce que je veux dire. *[Il a un rire bête.]*

LE GALERISTE. – Bien sûr ! Bien sûr ! *[Il fait le geste d'envoyer quelque chose.]* Catapultueux, bien sûr. Vous êtes inénarrable.